

SÉRAPIS

ET SON ORIGINE.

Bibliothèque Maison de l'Orient



134086

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,

RUE DE VERNEUIL, n° 4.

LE
DIEU SÉRAPIS
ET SON ORIGINE,

SES RAPPORTS, SES ATTRIBUTS ET SON HISTOIRE,

PAR J. D. GUIGNIAUT,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE GRECQUE ET MAÎTRE DE CONFÉRENCES
À L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.



DISSERTATION JOINTE AUX NOTES DU TOME V
DES ŒUVRES COMPLÈTES DE TACITE,

PAR J.-L. BÛRNOUF,

PROFESSEUR AU COLLÈGE ROYAL DE FRANCE;

Et pouvant servir d'appendice aux Éclaircissemens du tome I^{er} des Religions
de l'Antiquité, d'après Creuzer.



PARIS.
LIBRAIRIE CLASSIQUE DE L. HACHETTE,
ÉLÈVE DE L'ANCIENNE ÉCOLE NORMALE,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12;
ET CHEZ TREUTTTEL ET WÛRTZ, LIBRAIRES,
RUE DE BOURBON, N° 17.

1828

DIEU SÈR APIS

ET SON ORIGINE

PAR J. D. GUIGNAULT

A MONSIEUR

LETRONNE,

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES),

AUTEUR DES

RECHERCHES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTÉ

PENDANT LA DOMINATION DES GRECS ET DES ROMAINS

INTRODUCTION.

Voici un second *excursus* mythologique sur les Histoires de Tacite, un second hommage de la reconnaissance à l'amitié, et qui sans doute lui sera bien plus précieux qu'à la science. Nous offrons en même temps cette Dissertation sur le dieu égyptien Sérapis, sujet à peine esquissé, soit dans le texte, soit dans les notes du tome premier des *Religions de l'Antiquité*, aux lecteurs de cet ouvrage; elle devient un complément nécessaire de nos éclaircissemens sur le livre troisième (Religion de l'Égypte), et pourra prendre place à la fin de la seconde partie du premier volume. Qu'elle soit pour nos souscripteurs en particulier un gage certain de la prochaine publication du second volume, également divisé en deux parties, et qui comprendra, avec de nombreuses additions et un cahier de cent planches, toute la suite de la *Symbolique* de M. Creuzer, les religions mystérieuses de Bacchus et de Cérès et les rapports généraux du paganisme et du christianisme exceptés.

La question qui concerne l'origine du dieu Sérapis, son histoire, et les modifications de son caractère primitif sous les rois grecs de l'Égypte et sous les empereurs romains, est sans contredit l'une des plus graves et des plus intéressantes de toute l'antiquité. Ne pouvant nous flatter de l'épuiser dans un petit nombre de pages, nous avons essayé du moins de la poser avec netteté, d'en faire saillir en quelque sorte tous les points lumineux, et

de l'embrasser d'un coup d'œil étendu quoique rapide. L'on nous reprochera peut-être de n'avoir point persisté dans la route où nous étions entrés d'abord, sur les pas de Jablonski, avec quelque vivacité, et d'avoir, pour ainsi dire, repris le *pont aux ânes*, en abondant dans le sens de l'anecdote rapportée par Tacite, Plutarque et les Pères de l'Église. Mais nous avons pensé qu'entreprendre de résoudre le nœud était au fond d'une meilleure critique que de le trancher, et que, témoignages pour témoignages, mieux valait encore tenter de concilier toutes les vraisemblances avec toutes les autorités, que de sacrifier arbitrairement une partie des unes ou des autres. D'ailleurs, faire entrer la politique des Ptolémées dans les élémens de solution du problème, nous a paru aussi conforme à l'esprit de leur temps qu'à la nécessité de leur position : c'était peut-être le seul moyen d'expliquer complètement l'amalgame incontestable de Sérapis et de Pluton, sur les monumens comme dans les auteurs de la période alexandrine¹.

(1) Notre opinion à cet égard se rapproche de celle de Zoëga plus que de toute autre, en modifiant les expressions beaucoup trop absolues de ses *Nomi ægyptii imperat.*, p. 78-81, par les résultats consignés plus tard dans son grand ouvrage (*de origine et usu obeliscorum*, p. 306-310.) Notre travail, du reste, était achevé et même imprimé, lorsque nous avons eu connaissance, grâce à une note de M. l'abbé Mai d'abord (*Addimenta in J. Valerium*, p. 240), puis au Dictionnaire des anonymes de M. Barbier (tom. 1^{er}, 2^e édition, n. 4315) d'une *Dissertation sur le Dieu Sérapis*, publiée à Paris en 1760, chez Barbou, et que notre savant bibliographe attribue à un génovésain nommé Galliot. Cette dissertation, après de longues recherches, nous ayant été communiquée à la bibliothèque particulière du roi au Louvre, nous sommes parvenus à constater un fait que nous soupçonnions déjà, c'est que l'occasion du Mémoire de Galliot avait dû être le concours ouvert en 1759 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sur la question de l'origine, des attributs et du culte de Sérapis en général (Mémoires de l'Académie, tome XXIX, histoire, p. 31). Le prix fut remporté par Fr. Samuel Schmidt de Berne qui, de 1758 à 1765, fit, pour ainsi dire, main-hasse sur une série de questions toutes relatives à la religion, aux institutions et à l'histoire de l'Égypte ancienne, proposées par l'Académie. Malheureusement nous n'avons pu découvrir aucune trace de son mé-

Le récit de Tacite sur l'origine du nouveau Sérapis d'Alexandrie, occasion de notre travail, en sera aussi l'introduction la plus naturelle. Ce curieux investigateur des traditions religieuses, après avoir raconté les miracles de Vespasien, sa visite intéressée au temple de Sérapis, et l'apparition significative qui tint lieu d'oracle à son ambition, poursuit en ces termes :

« L'origine du dieu n'a pas encore été racontée par nos auteurs. Voici ce qu'en rapportent les prêtres d'Égypte. Pendant que Ptolémée, le premier des rois macédoniens qui affermit la puissance égyptienne, donna à la nouvelle ville d'Alexandrie des murailles, des temples et un culte, il vit en songe un jeune homme d'une beauté merveilleuse et d'une taille plus qu'humaine, qui l'avertit d'envoyer dans le Pont les plus sûrs

moire couronné sur Sérapis, qui dut être composé en latin, même aux archives de l'Institut, où il nous a été donné communication, avec une extrême bienveillance, des deux seuls manuscrits existans sur ce sujet. Nous avons reconnu l'un des deux pour identique à la dissertation imprimée chez Barbou en 1760; l'autre, excessivement faible et de rédaction et de style, mais écrit également en français et par un français, porte des corrections et même des additions assez nombreuses, d'une main plus exercée. Ni l'un ni l'autre de ces essais malheureux ne sont tout-à-fait méprisables, surtout pour le temps; et la partie archéologique de beaucoup la plus développée, en est assez remarquable, particulièrement dans le second. Du reste, nulle connaissance approfondie, nulle critique des sources, nul regard hardi ou pénétrant porté sur l'ensemble ou dans le fond du sujet. Tous deux sont également embarrassés du récit de Tacite et de Plutarque, et, n'osant pas le rejeter, cherchent à le concilier avec les témoignages qui établissent l'origine égyptienne de Sérapis, par la plus contestée des hypothèses, celle de l'identité primitive de Sérapis et de Pluton qui, importé d'abord d'Égypte en Grèce, aurait été, comme à plaisir, réimporté de Grèce en Égypte. Si Galliot, d'ailleurs, réfute plus solidement l'opinion de ceux qui voulaient faire de Sérapis un dieu nouveau pour les Égyptiens, son concurrent manuscrit est entré bien plus avant que lui dans l'idée même de cette divinité antique et nouvelle à la fois. Il y voit le dieu des morts, le souverain des ames, un Jupiter infernal, faisant partie d'un système théologique élevé, tandis que Galliot ou ne s'en explique point, ou incline partout pour le plat Évhémérisme de Diodore de Sicile. Galliot, d'un autre côté, est plus satisfaisant, quant à la partie historique, et son mémoire, quoique mal écrit, est mieux composé.

« de ses amis y chercher sa statue : « Elle apporterait le
 « bonheur à ses états, et grande et glorieuse serait la
 « demeure qui recevrait cette image. » En même-temps
 « le jeune homme s'éleva vers le ciel dans un tourbillon
 « de flammes. Ptolémée, frappé de ce présage miracu-
 « leux, s'adresse aux prêtres égyptiens en possession
 « d'interpréter ces prodiges, et leur expose sa vision
 « nocturne. Comme ceux-ci connaissaient peu le Pont
 « et les pays étrangers, le roi fait venir Timothée, athé-
 « nien, de la famille des Eumolpides, qu'il avait appelé
 « d'Éleusis, pour présider aux cérémonies sacrées, et lui
 « demande quel est ce culte, quel peut être ce dieu. Ti-
 « mothée chercha des voyageurs qui eussent visité le
 « Pont, et apprit d'eux qu'il y avait en ce royaume une
 « ville nommée Sinope, et non loin de cette ville un
 « temple dès long-temps célèbre dans le pays, et consa-
 « cré à Jupiter-Pluton ; car à côté de l'image du dieu était
 « aussi une figure de femme, que la plupart appelaient
 « Proserpine. Ptolémée était, comme tous les rois,
 « prompt à s'alarmer, et, une fois la sécurité revenue,
 « plus ardent au plaisir que zélé pour la religion. Il ou-
 « blia peu à peu l'oracle et tourna son esprit vers d'au-
 « tres soins, jusqu'à ce que cette même apparition, plus
 « terrible cette fois et plus pressante, vint lui dénoncer
 « sa perte et celle de son royaume, si les ordres don-
 « nés n'étaient accomplis. Alors il envoya au roi Sey-
 « drothémis, qui régnait dans ce temps à Sinope, des
 « ambassadeurs avec des présens, et leur prescrivit,
 « avant qu'ils s'embarquassent, de consulter Apollon
 « Pythien. Ils eurent une mer favorable, et la réponse
 « du dieu ne fut pas équivoque : il leur dit « d'aller, de
 « rapporter la statue de son père, et de laisser celle de
 « sa sœur. »

« Arrivés à Sinope, ils portent devant le roi Seydro-
 « thémis les présens, les prières et les instructions de
 « leur maître. Le roi, combattu tantôt par la crainte du
 « dieu, tantôt par la résistance et les menaces du peuple,
 « ne laissait pas d'être tenté souvent par les dons et les
 « promesses des ambassadeurs. Trois ans se passèrent,
 « pendant lesquels Ptolémée n'épargna ni empressemens
 « ni instances. Il augmentait successivement la dignité
 « des ambassadeurs, le nombre des vaisseaux, la quantité
 « de l'or. Enfin une figure menaçante apparut à Scydro-
 « thémis et lui ordonna de ne pas s'opposer plus long-
 « temps aux décrets du dieu. Comme il tardait encore,
 « des fléaux, des maladies, des signes chaque jour plus
 « manifestes de la colère céleste, le mirent à de rudes
 « épreuves. Il convoque une assemblée, expose les or-
 « dres du dieu, sa vision, celles de Ptolémée, et les maux
 « qui désolent le pays. Le peuple méconnaît la volonté
 « du roi, envie le sort de l'Égypte, craint pour lui-même
 « et assiège les avenues du temple. C'est ce qui autorisa
 « l'opinion que la statue était allée d'elle-même se pla-
 « cer sur un des navires qui bordaient le rivage. Par une
 « autre merveille, le troisième jour vit, malgré l'immen-
 « sité du trajet, la flotte rendue au port d'Alexandrie.
 « Un temple proportionné à la grandeur de la ville fut
 « bâti au lieu nommé Rhacotis. Un petit sanctuaire, con-
 « sacré à Sérapis et Isis, y avait existé autrefois. Voilà
 « sur l'origine et la translation de ce dieu la tradition la
 « plus accréditée. Je n'ignore pas que quelques-uns le
 « font venir de Séleucie en Syrie, sous le règne de Pto-
 « lémée, troisième de ce nom. D'autres lui donnent
 « pour introducteur le même Ptolémée, et pour demeure
 « primitive Memphis, ville jadis célèbre, la force et l'or-
 « nement de l'antique Égypte. Quant au dieu lui-même,

« beaucoup veulent que ce soit Esculape, parce qu'il guérit les maladies ; plusieurs en font Osiris, la plus ancienne divinité de ces nations, ou Jupiter, comme maître de toutes choses ; la plupart, aux attributs qui apparaissent en lui, reconnaissent Pluton ou croient le deviner. »

(Tac. Hist. liv. IV, chap. LXXXI-LXXXIV.)

SÉRAPIS

ET SON ORIGINE.

Le récit de Tacite que l'on vient de lire dans la copie aussi fidèle qu'élégante de M. Burnouf, est ici encore ce que l'antiquité nous a laissé de plus complet sur les origines d'un culte bien plus important et bien plus fameux que celui de la Vénus de Paphos¹. Mais, analysé avec rigueur, et comparé aux autres documens qui nous restent, ce récit fait naître également des questions et des doutes très graves. L'autorité des prêtres égyptiens dont Tacite s'appuie, est peu propre à raffermir notre confiance, surtout en pareille matière ; et cependant, grands interprètes de songes autant que faibles géographes, ils avouaient eux-mêmes, suivant notre historien, qu'il leur fut impossible d'expliquer la miraculeuse vision de Ptolémée. Plutarque, sans faire intervenir les prêtres égyptiens et sans supposer, comme Tacite, que le Pont avait été désigné expressément à Ptolémée dans son rêve, dit que, ce prince en ayant raconté les circonstances à ses amis, Sosibius, l'un d'eux, qui avait beaucoup voyagé, déclara avoir vu à Sinope l'image d'un dieu parfaitement semblable à celui dont le roi venait de décrire l'apparition. Sur-le-champ furent envoyés Sotèles et Dionysus, qui, après une longue attente et grâce à une providence divine, parvinrent à dérober la statue du dieu de Sinope². Clément d'Alexandrie, au contraire, nous ne savons d'après quelle autorité, rapporte que cette statue fut donnée en présent

(1) Voyez notre précédent *excursus*, sur la Vénus de Paphos et son temple, à la fin du vol. IV des *Œuvres complètes de Tacite*, par M. Burnouf, pag. 419 — 434 ; et publié à part, brochure in-8°, 1827, chez L. Hachette et chez Treuttel et Würtz.

(2) Plutarch. de Iside et Osiride, cap. 28, pag. 482 seq. t. II Plutarch. Moral. ed. Wytttenbach. Oxon. ; *idem* de Solertia animal., c. 36, p. 990, t. IV.

par les Sinopites, non pas au premier, mais au second des Ptolémées, à Philadelphie, qui les avait sauvés de la famine¹.

Tel est le fond identique d'une tradition dont nous venons de citer les principales variantes. Un dieu fut importé de Sinope à Alexandrie, sous l'un des premiers Ptolémées, et se naturalisa bientôt dans cette nouvelle capitale de l'Égypte. Mais ce dieu était-il Sérapis? Ici commencent les difficultés et se partagent les opinions. Origène déjà nommait Sérapis un dieu d'hier, Macrobe l'appelait un dieu étranger; les Pères de l'Église, dans leurs sarcasmes pieux, le traitaient du *transfuge de Sinope*². A leur exemple, des savans modernes, tels que Joseph Scaliger et Prideaux, ont vu dans Sérapis une divinité récente, apportée du dehors. D'un autre côté, l'antiquité et la nationalité de Sérapis n'ont pas non plus manqué de défenseurs, parmi lesquels figurent au premier rang G. J. Vossius, Spencer, Cuper et Jablonski³, ces grands connaisseurs des religions anciennes. C'est assez dire que la question qui nous occupe présente un double aspect, comme va nous en convaincre un examen approfondi des textes, qui nous conduira peut-être à une solution plus large et plus complète du problème.

En effet, si l'on compare Tacite avec lui-même, on verra que notre auteur, tout en désignant clairement comme Sérapis le dieu dont il raconte l'origine, n'en reconnaît pas moins la préexistence d'un dieu égyptien de ce nom, adoré avec Isis à Rhacotis, long-temps avant la fondation d'Alexandrie⁴. Cette préexistence

(1) Clem. Alexandr. in protreptico, p. 42 Potter.; coll. Cyrill. Alex. contr. Julian. I, p. 13 ed. Reg.

(2) Origen. contr. Cels. V, 38, p. 607 sq. — Macrob. Saturnal. I, cap. 7. — Theophilus Antioch. ad Autolyceum, I, § 14 ou c. 9.

(3) On trouvera toutes ces autorités pour et contre citées dans ce dernier, Pantheon Ægyptior. lib. II, cap. V, t. I, p. 227 seqq.

(4) Il faut se reporter au chapitre 81, où Tacite raconte les cures miraculeuses de Vespasien. . . *monitu Serapidis dei*, etc. Le chapitre 82 nous montre ce prince allant consulter le dieu dans son temple; et par ces mots *Origo dei nondum nostris auctoribus celebrata*. . ., débute immédiatement le chapitre 83. Plus loin, à la fin du chapitre 84, après avoir raconté la

est de même explicitement ou implicitement admise par la plupart des anciens qui ont touché ce sujet. Clément d'Alexandrie, entre autres, dit que la statue apportée de Sinope en Égypte fut érigée sur le promontoire de Rhacotis, au lieu même où l'on révérait le temple de Sérapis¹. Quant à Plutarque, il déclare positivement que le dieu de Sinope ne portait point le nom de Sérapis, mais qu'il le reçut en Égypte².

Quel était donc ce dieu de Sinope, et comment put-il être assimilé à Sérapis au point de se confondre avec lui, de prendre son nom et de lui donner en retour ce caractère équivoque, qui a fait illusion à nombre d'anciens comme de modernes, sur l'origine d'une divinité réellement égyptienne?

C'est encore Tacite qui va nous mettre sur la voie pour trouver la réponse à cette question. De même qu'à Rhacotis, antique bourgade égyptienne, devenue un faubourg et en partie, sans doute, la nécropole d'Alexandrie³, une chapelle était dédiée à Sérapis et à Isis; de même aux portes de Sinope se trouvait un temple ancien et fameux, consacré à Jupiter-Dis ou à Pluton, qui y partageait aussi les hommages des peuples avec une déesse nommée communément Proserpine⁴. Or, suivant Plutarque⁵,

translation du dieu de Sinope à Alexandrie, l'historien ajoute ces propres paroles : *Templum pro magnitudine urbis exstructum loco cui nomen Rhacotis: fuerat illic sacellum Serapidi atque Isidi antiquitus sacratum.*

(1) Ένθα καὶ τὸ ἱερόν τετίμηται τοῦ Σαρᾶπιδος. Clem. Alex. *ubi supra*. Comparez les détails curieux et ici, du moins, localement historiques d'un roman grec de la vie d'Alexandre, mis sous le nom ou de Callisthène ou d'un certain Ésope, mais quoique assez moderne, en partie puisé à des sources alexandrines, qui a été publié dans le latin barbare d'un prétendu Julius Valerius, par M. l'abbé Mai, Milan 1817, pag. 39 sqq. Voyez du reste la critique juste, bien que sévère, qu'a faite de cet ouvrage M. Letronne, dans le *Journal des Savants*, 1818, surtout p. 617 sqq.

(2) De Isid. et Osirid., cap. 28, p. 483.

(3) Strabon. XVII, p. 792, coll. 795 ed. Casaubon., et citat. ap. Jablonsk. p. 231 sq.; Zoëga de Obeliscis, p. 306, 310; et nos Éclaircissem. sur les Relig. de l'Antiq. d'après Creuzer, t. I, part. 2, p. 765 sq.

(4) Tacit. cap. 84, coll. 83.

(5) De Isid. et Osir., cap. 27, *sub fin.*

c'était chose convenue chez les anciens que l'assimilation, sinon l'identité, de Sérapis avec Pluton et d'Isis avec Proserpine. A peine, dit cet auteur dans son curieux récit¹, le dieu de Sinope eut-il paru devant Alexandrie, que Timothée, le divin interprète, et Manéthon de Sebennyus, remarquant parmi ses attributs Cerbère et le dragon, en conclurent que son image était celle de Pluton, et persuadèrent à Ptolémée que ce dieu n'était autre que Sérapis. Tout semble donc s'expliquer naturellement jusqu'ici par l'analogie réelle ou apparente des deux divinités, et par l'habitude constante des anciens, surtout des Grecs, de comparer leurs dieux avec les dieux étrangers, de faire entre eux un échange de noms, et même de prononcer sur leur origine réciproque d'après ces ressemblances et ces homonymies, quelquefois aussi factices les unes que les autres.

Mais cette habitude même des anciens peut inspirer ici de graves soupçons, relativement à l'authenticité de l'anecdote dont nous venons de rappeler les versions différentes. Jablonski, avec sa vaste érudition et son esprit pénétrant, s'est vu presque amené à penser, tout en se défendant d'une telle audace, que cette anecdote, loin d'être le récit fidèle d'un événement par suite duquel une divinité grecque et une divinité égyptienne auraient été amalgamées l'une avec l'autre, n'est qu'une pure fable imaginée, soit pour motiver cet amalgame, soit même pour rendre compte d'une coïncidence fortuite de mots². Les preuves de cette hypothèse, profondément critique en soi, ne sont nullement à dédaigner. Sans insister sur les circonstances merveilleuses qui infirment la version de Plutarque et surtout celle de Tacite, sans faire remarquer le peu d'accord de toutes deux avec le récit beaucoup plus simple de Clément d'Alexandrie, tant sur l'époque que sur le mode de la translation du dieu, Jablonski se contente d'observer que son origine sinopique n'était rien moins qu'une tradition constante dans l'antiquité. En effet, Clément, d'accord en ce point avec Tacite, rapporte d'après Isidore, que le Sérapis alexandrin était venu de Séleucie de

(1) Cap. seq., p. 483 Wyttenb.

(2) Confer. Panth. Ægypt. ubi sup. p. 233 — 235.

Syrie, sous le troisième des Ptolémées, c'est-à-dire sous Evergète premier¹. D'autres, selon notre auteur, le faisaient venir de Memphis, antique capitale de l'Égypte, sous les auspices du même roi, et lui donnaient ainsi une origine purement égyptienne. Une légende mystérieuse, conservée dans Suidas, et que nous expliquerons plus loin, tend à confirmer ce dernier témoignage, en disant que le cercueil qui renfermait le corps d'Apis fut transporté de Memphis à Alexandrie, où il reçut le nom de Sérapis². Conformément à cette tradition, Pausanias, dans un passage non moins remarquable, nous apprend que, parmi les temples de Sérapis qui subsistaient de son temps en Égypte, le plus célèbre se trouvait à Alexandrie et le plus ancien à Memphis : l'accès de ce dernier, ajoute-t-il, était interdit non-seulement aux étrangers, mais aux prêtres eux-mêmes, avant l'ensevelissement d'Apis³. Strabon, après avoir fait mention du vieux sanctuaire de Sérapis, situé non loin de la nécropole d'Alexandrie, décrit également la position du Sérapéum de Memphis, qui s'élevait aussi à l'entrée de la cité des morts, dans le désert sablonneux bordé par la chaîne libyque⁴. Enfin un dernier passage, trop négligé par la plupart de ceux qui ont traité jusqu'ici la question, semble venir l'éclairer d'un jour tout-à-fait imprévu. Denys le Périégète, dans sa Description de l'Univers, parle de la cité macédonienne, c'est-à-dire de la ville fondée en Égypte par Alexandre, et à cette occasion, peut-être avant tout autre des anciens que nous connaissions, il cite le *Jupiter de Sinope* ; car c'est ainsi qu'il faut entendre le vers suivant détaché de ce qui précède :

« Là se trouve le palais du grand Jupiter Sinopite⁵. »

Il n'est guère douteux en effet que, dans la pensée du Périé-

(1) Clem. Alex. in protreptico, p. 42; Tacit. c. 84 sub fin.

(2) Suidas, voce Σάραπις. Cf. ci-après, p. 11 et suiv.

(3) Pausan. I, Attic., cap. 18.

(4) Strab. XVII, p. 795 et 807 Casaub.

(5) Μακεδόνιον προλιέθρον
ἔνθα Σινωπίταιο Διὸς μεγάλιο μέλαθρον.

Dionys. Perieg. v. 254 sq., p. 44, l. IV Geograph. vet. Min.
Oxon. 1712.

gète, cette épithète *Sinopite* ne fasse allusion à la ville de Sinope et par conséquent à l'anecdote vulgaire, certainement accréditée dès l'époque de Denys, en supposant que cet auteur ait écrit sous Auguste. Quoi qu'il en soit, Eustathe, qui, au douzième siècle de notre ère, commenta son poème géographique, parvenu au vers que nous venons de citer, avant de donner aussi sa version du récit que nous connaissons déjà par Tacite, Plutarque et Clément d'Alexandrie¹, présente une interprétation complètement différente du nom de *Sinopite* appliqué au grand dieu de la capitale des Ptolémées. Ce nom, dit-il, veut dire *le Memphite*, c'est-à-dire le Jupiter de Memphis, appelé ainsi du mont *Sinopium* auprès de cette ville. N'est-ce pas au milieu du chaos des traditions diverses, comme une révélation soudaine qui, mettant en lumière un fait inconnu, nous montre dans un mot, dans le nom de *Sinopium* ou *Sinopienne*, donné sans doute en égyptien à la montagne des sables près de laquelle s'élevait le temple de Sérapis, le vrai secret de la légende suggérée à la vanité grecque par le rapport fortuit de ce nom avec celui de la ville de Sinope? A cette coïncidence toute verbale, qu'on en ajoute une autre également fortuite, également possible, celle du caractère et des attributs entre le Jupiter-Pluton de Sinope et le Sérapis infernal du mont Sinopium à Memphis, alors la légende aura pris avec le temps, aux yeux des Grecs et des Égyptiens grécisants de la cour des Ptolémées, une consistance qui l'aura fait passer pour une réalité historique et incontestable. Et cependant le seul fait réel, le fait antique de l'origine memphitique du Sérapis d'Alexandrie, n'aura pu tellement s'obscurcir dans la mémoire des hommes, que la tradition ne s'en soit conservée à côté du récit en vogue.

Telle est la conjecture dont nous trouvons le germe dans Jablonski, mais dont les développemens nous sont propres en grande partie, conjecture assurément fort plausible et séduisante pour

(1) Cette version enchérit encore par le merveilleux sur les deux premières. Le dieu, dans son apparition, n'indique point à Ptolémée le lieu qu'il habite; et le roi, sans information préalable, envoie au hasard un navire qui aborde à Delphes, où Sinope est indiquée. Eustath. ad Dionys. *ubi sup.*, p. 45.

la critique. S'il était possible de prouver avec le même savant que le nom et le culte de Sérapis furent répandus au dehors de l'Égypte, en Asie, en Thrace, en Grèce même, dès le temps d'Alexandre et par le fondateur d'Alexandrie, l'autorité de l'anecdote vulgaire s'en trouverait encore sensiblement affaiblie¹; à plus forte raison, s'il fallait admettre, avec M. Creuzer et d'autres, que Sérapis et ses honneurs se reportent aux origines de la Grèce comme aux temps les plus anciens de l'Égypte². Alors surtout l'on pourrait croire, ce qui est admissible à la rigueur dans l'hypothèse commune, que la religion de Sérapis, loin d'avoir été importée de Sinope à Alexandrie, parvint au contraire jusqu'aux portes de la première de ces villes et s'y naturalisa, dans son long pèlerinage à travers tant de contrées étrangères³. Ainsi s'expliquerait de la manière la plus complète et la plus satisfai-

(1) Jablonski montre fort bien, en contradiction avec Bochart et Prideaux, que le Sérapéum de la Thrace, dont il est question dans Polybe (IV, 39), ne remonte point à cette haute antiquité qu'on a voulu lui attribuer par une interprétation forcée des paroles de cet historien. Du reste il prend à la lettre les deux passages de Plutarque dans la vie d'Alexandre (cap. 72 et 76), celui d'Arrien (de Exped. Alex. VII, 26), et le mot piquant de Diogène le Cynique, dans Diogène de Laërte (VI, 63, coll. 23), d'où en effet il paraîtrait résulter que Sérapis était connu et même adoré en Asie et en Grèce avant la mort du conquérant macédonien. Cf. Panth. Egypt. *ubi sup.*, p. 228 sq.

(2) Voyez Creuzeri Dionysus, commentatio quarta; de Serapide et Baccho Pelasgio, p. 189 sqq. Nous ne pouvons croire que le savant écrivain attache beaucoup d'importance aux témoignages d'Apollodore (I, 7, 6, coll. II, 1, 6) et d'autres anciens (Clem. Alex. Strom. I, p. 383, etc. Cf. Heyne ad Apollodor. p. 45 et 97), qui ont confondu *Apis*, fils de Phoronée, avec *Apis* le même que le Sérapis ou l'Osiris égyptien. L'on a même été, dans une route, il est vrai, fort étrangère à M. Creuzer, celle de l'Évhémérisme grec, jusqu'à envoyer le prétendu fils de Phoronée fonder une colonie argienne tout à la fois en Égypte et à Sinope, quelques dix-huit cents ans avant notre ère (Raoul-Rochette, hist. des colon. gr. I, p. 161 sqq.). Autant et mieux vaudrait, avec quelques auteurs ecclésiastiques et le célèbre G. J. Vossius (de Origine et progr. Idololatr. I, cap. 29) voir dans Sérapis le patriarche Joseph.

(3) Jablonski observe avec beaucoup de sens que la figure représentée souvent sur les médailles, récentes du reste, de Sinope, avec les caractères connus de Sérapis, peut bien n'être que celle du Sérapis alexandrin, dont le

sante, une ressemblance de cultes qui aurait concouru avec celle des noms, à faire naître et à mettre en crédit la légende entièrement fabuleuse de l'origine sinopique du dieu alexandrin.

Toutefois nous ne saurions nous dissimuler que cette conjecture, quelque probable qu'elle paraisse en elle-même, ne repose point sur des bases très solides. D'abord, le témoignage d'Eustathe, commentateur du Periégète, indépendamment de sa date si récente, est à peu près unique dans toute l'antiquité, en faveur de l'interprétation donnée au Jupiter Sinopite, à moins que l'on ne tienne compte du Pseudo-Callisthène qui, dans sa vie fabuleuse d'Alexandre, parle de l'*invisible du Sinopium*, par où cet écrivain demi-barbare entend, il est vrai, à n'en pas douter, le Sérapis ou le Pluton de Memphis¹. En second lieu, les passages de Plutarque, d'Arrien, de Diogène de Laërte, d'après lesquels on pourrait croire que le culte de Sérapis était déjà répandu hors de l'Égypte, avant la mort d'Alexandre, ne sont rien moins que concluans à cet égard, comme nous le pensons avec Zoëga². Enfin, le récit de Tacite et sur-

culte fut propagé par les Ptolémées dans tous les pays où les Grecs avaient des établissemens. Panth. l. l. p. 234 sq.

(1) Voy. le fragment imprimé dans la Bibliotheca græca de Fabricius, vol. XIV, p. 149. Cf. sur le Pseudo-Callisthène et ses différentes rédactions ou versions, Sainte-Croix, Examen des histor. d'Alex., p. 163 sqq., et M. Letronne dans l'article mentionné plus haut (p. 3).

(2) Nuni ægyptii imperat., p. 80. On trouverait chez les anciens beaucoup d'autres exemples de ces sortes d'anachronismes, où une divinité est nommée par anticipation; surtout quand cette divinité, préoccupant tous les esprits, avait usurpé la place de dieux réellement antiques. C'est ce qu'avait fait Sérapis pour tous les dieux qui lui étaient analogues, à l'époque de Plutarque et d'Arrien. Quant au mot mis dans la bouche de Diogène de Sinope, au troisième siècle de notre ère, par un compilateur rempli d'anecdotes plus ou moins apocryphes, malgré l'ingénieuse explication qu'en a donnée M. Creuzer (Dionys. p. 191 seq.), nous ne saurions y voir autre chose qu'une allusion posthume à la patrie commune du philosophe cynique et du dieu Sérapis, suivant l'opinion généralement admise à cette époque, peut-être il est vrai, avec quelque rapport aux attributs de ce dieu et à certaines de ses formes dont nous parlerons plus loin (p. 23). Le passage où Suidas (*ubi sup.*) cite

tout celui de Plutarque, confirmé au fond par Clément d'Alexandrie, sur l'arrivée du dieu de Sinope dans cette ville, sous l'un des premiers Ptolémées¹, est tellement circonstancié, tellement positif dans sa forme, et d'un accord si frappant avec les vraisemblances qui résultent de la figure même du Sérapis alexandrin, qu'il nous est impossible de le rejeter absolument. Cette figure du dieu, on le sait, telle que l'offrent à nos yeux les monumens des empereurs romains, est caractérisée par le *modius* ou boisseau sur une tête barbu d'un aspect sévère, par le sceptre qu'elle porte à la main, par le *pallium* qui enveloppe son corps, et plus que tout cela par le cerbère et le dragon qui l'accompagnent². Ce fut à ces attributs, à ces insignes manifestes, comme s'exprime Tacite, que Timothée l'Eumolpide, venu d'Eleusis, et le prêtre égyptien Manéthon, reconnurent à l'instant une image de Pluton. Ils persuadèrent à Ptolémée-Soter, ajoute Plutarque, que ce dieu n'était autre que Sérapis, et dès lors il prit ce nom égyptien. Dès lors aussi Ptolémée lui fit élever un temple magnifique sur l'emplacement de l'antique chapelle de Sérapis et d'Isis à Rhacotis; et le dieu nouveau confondu avec le dieu ancien, associé comme lui à Isis, devint le génie tutélaire, la grande divinité nationale d'Alexandrie. Si l'on rapproche toutes ces circonstances du tableau que nous offre le début de la narration de Tacite³, si

Alexandre comme le fondateur du Sérapéum d'Alexandrie, ne nous paraît pas mériter plus de confiance; encore moins l'assertion vague et contradictoire de Julius Valerius, Res gest. Alex. p. 46 coll. 41.

(1) Soit Ptolémée fils de Lagus, surnommé *Soter* ou *Sauveur*, soit Ptolémée Philadelphe, son fils et son successeur. Il y a plus de probabilité pour le premier. Pausanias (I, Attic., XVIII) ne nous dit pas duquel des Ptolémées les Athéniens reçurent la statue de Sérapis; mais le fait seul qu'ils la reçurent d'un de ces princes, nous semble une nouvelle raison de ne pas reporter plus haut la propagation au dehors du nom et du culte de cette divinité.

(2) Voy. les Nuni ægypt. imp. de Zoëga, *passim*; nos Religions de l'Antiquité, vol. IV, pl. LII, 174 c; et la planche additionnelle dans la collection de portraits pour les Œuvres de Tacite, par M. Bouillon, n° 9.

(3) *Ptolemæo regi, qui Macedonum primus Ægypti opes firmavit, quum Alexandria recens condita: mœnia templaque et religiones adderet....*

l'on se représente la situation de Ptolémée, roi étranger, roi fondateur, ayant la mission difficile et délicate de fondre ensemble deux nations de mœurs et de religions différentes, des Grecs, amateurs de croyances nouvelles, mais passionnés pour la beauté des formes, et des Égyptiens, au contraire, profondément attachés au fond significatif et symbolique de leurs cultes héréditaires; peut-être commencera-t-on à entrevoir avec nous le mystère politique qui prépara lentement un amalgame des dieux, seul capable de consommer en le consacrant celui des peuples. De là, le songe du monarque, occupé vers la fin de sa vie, d'asseoir l'ouvrage des armes sur la base plus solide de la religion; de là, son ambassade ou ses ambassades successives à Sinope¹, dont il devait d'avance connaître le dieu, et où il entretenait sûrement des intelligences; de là, l'oracle de Delphes, qui sans doute était dans le secret, consulté en passant; de là surtout, cette double intervention, cette coalition remarquable d'un Eumolpide athénien et d'un prêtre égyptien, à l'autorité desquels Ptolémée semble céder, et qui dans la réalité nous paraissent avoir été les principaux instrumens de toute cette intrigue. S'il est vrai, comme le dit Tacite, que l'oracle de Delphes ait commandé de laisser la statue de Proserpine à Sinope, tout en emportant celle de Pluton², c'est que l'alliance d'un dieu grec avec une déesse égyptienne devait, à Alexandrie, sanctionner, en quelque sorte, l'alliance de la Grèce et de l'Égypte. Qu'est-ce qui nous empêche maintenant, en supposant que le fait rapporté par Eustathe soit authentique, de penser que Ptolémée ou ses prêtres auront trouvé dans une ressemblance verbale d'épithètes, dans celle du Sérapis de Sino-

(1) Depuis la trente-cinquième année de son règne, qui en dura trente-neuf, suivant M. Champollion-Figeac, *Annales des Lagides*, I, p. 380-384. En effet, d'après Eusèbe dans sa *Chronique*, Sérapis fit son entrée dans Alexandrie la deuxième année de la CXXXIII^e olympiade, qui répond à l'an 286—285 avant l'ère chrétienne. Or, Tacite insinue que la négociation avec les Sinopes dura plus de trois ans, et Ptolémée mourut l'année suivante.

(2) *Simulacrum... patris sui revelerent, sororis relinquerebant*. C'est Apollon, fils de Jupiter-Dis, qui parle.

pium avec le Jupiter-Pluton de Sinope, un motif déterminant pour faire tomber leur choix sur cette dernière divinité? C'eût été du moins un moyen de plus d'atteindre à leur but, et de donner le change aux peuples, en prouvant tour à tour aux Égyptiens et aux Grecs l'identité des personnages par celle des noms.

Au reste, il faut en convenir, la seule analogie d'idées, de caractères, d'attributs, se prêtait merveilleusement à une combinaison de ce genre entre Sérapis et Pluton, que cette combinaison ait été le résultat d'un plan concerté, comme nous inclinons à le croire, ou qu'elle se soit opérée d'elle-même par l'effet naturel du rapprochement des populations et des religions différentes. En effet, qu'était Sérapis chez les anciens Égyptiens? Déjà, l'on peut induire, des fausses étymologies que les Grecs donnaient de son nom, et les rapports de ce dieu avec Osiris, avec Apis, sa vivante image¹, et ce caractère souterrain, ténébreux, infernal qui lui est propre. C'était, disait-on, *Osiris* ou *Apis* au tombeau, ou bien même le *tombeau d'Apis*²; ses statues étaient peintes en noir ou en bleu foncé, ou taillées d'une pierre de couleur rembrunie³. Plutarque paraît lever

(1) *Ὀσίραπις*, Athenodor. Tars. ap. Clem. Alex. in *Protreptic.*, p. 43. Les idées de deuil et de mort, essentielles au culte de Sérapis comme à ceux d'Osiris et d'Apis, percent à la fin du récit remarquable quoique fabuleux de cet auteur. Cf. *Cyrrill. Alex. adv. Julian.* I, p. 13.

(2) *Ἄπις ἐν σορῶ, Σορὸς-ἄπις, Σόραπις*. Nymphodor. ap. Clem. Alex. *Stromat.* I, p. 383; Plutarch. de *Isid. et Osirid.*, p. 484 seq. Ce dernier traite cette étymologie d'absurde. Elle est reproduite dans *Isidore*, *Etymol.* VIII, 85, p. 391, et appliquée à l'*Apis* d'Argos; puis chez *Suidas v. Σάραπις*, qui l'entend plus raisonnablement, quoique toujours dans le système d'Évhémère, d'un roi égyptien de ce nom à Memphis. Dans son récit ne s'en trouve pas moins, à côté de l'*Apis* humain, évidemment le même qu'Osiris dieu de l'agriculture, le bœuf *Apis* qui lui fut consacré après sa mort et prit son nom. Ces étymologies et les légendes qui les expliquent ou les motivent, nous paraissent avoir une source commune avec les fables sur Busiris. *Voy. Relig. de l'Antiq.*, I, 1, p. 428 sqq.; et surtout les *Éclaircissements*, 2, p. 848 — 850.

(3) *Voy.* ce que rapporte Athénodore dans Clément, ci-dessus, de l'idole merveilleuse que Sésostris fit faire de Sérapis, au retour de ses conquêtes. Cf. *Creuzer. Dionys.*, p. 203, et *Religions de l'Antiq.*, I, 1, p. 65 sq.

toute espèce de doute sur son identité avec Osiris, en affirmant que Sérapis n'est autre qu'Osiris ayant changé sa nature¹; et plus loin, il identifie également Osiris avec Apis, c'est-à-dire, avec le dieu-taureau de Memphis². Ce changement de nature dont il est ici question, c'est l'aspect sombre et terrible que prend le dieu de la lumière et de la vie, mort lui-même et mis au cercueil, en descendant dans les demeures ténébreuses de l'*Amenti* ou de l'enfer, pour juger les morts sur lesquels il règne désormais³. Tel nous le représentent les monumens de style égyptien pur, assis sur son trône ou sur son tribunal, ayant pour assesseurs quatre génies infernaux, dont l'un s'appelle *Api* ou *Hapi*, et en face, comme gardien sans doute, un monstre, composition bizarre de la tête du crocodile, du corps du lion et de la croupe de l'hippopotame. *Thoth* ou Mercure à tête d'ibis et à tête de cynocéphale, *Anubis* à tête de chacal ou de loup, aussi bien qu'*Horus* à tête d'épervier, figurent ensuite parmi les acteurs de cette scène. Plus loin, on voit l'âme d'un mort introduite devant son juge sous les auspices de deux déesses, dont l'une est la puissante *Saté*, souveraine de la région inférieure, comparée à Héra ou Junon par les Grecs, comme Sérapis l'est à Jupiter en même temps qu'à Pluton⁴. Ce dieu, en effet, n'est pas seulement le juge austère qui manifeste les fautes secrètes des hommes après leur mort, suivant l'étymologie la plus probable, peut-être, que l'on ait proposée du nom de Sérapis ou *Sarapis*⁵. En qualité d'Osiris, sous son aspect bienfai-

(1) Ὅτι τὴν φύσιν μετέβαλε, de Is. et Os., p. 484, Wyt. t.

(2) Pag. 485; Strabon en fait autant, XVII, 807. Sur les rapports réels d'Osiris et d'Apis, Voy. Relig. de l'Antiq. I, 1, p. 395 sq., 460, 499.

(3) Voy. le développement de l'idée d'Osiris, Relig. de l'Antiq. I, 1, liv. III, chap. 2 et 6, *passim*.

(4) Relig. de l'Antiq. vol. IV, planche XLVI, 184, avec les renvois au texte et aux notes. Comparez l'explication de la pl. XLV, 182, pag. 74 sq. M. Champollion le jeune reconnaît aujourd'hui pour *Smé*, la Vérité ou la Justice, la déesse qui lui avait d'abord paru *Saté*, dans la scène du jugement. Panthéon égyptien, explication réformée de la pl. 19.

(5) En copte *Sor-hap*, rendu à la lettre par le latin *manifestans iudex*,

sant et lumineux, régnant sur la terre avec son Isis, au milieu des vivans, c'est lui qui répand l'abondance, qui donne la santé et tous les biens¹. S'il n'est pas sous ce point de vue cet Esculape égyptien, surtout adoré et consulté à Memphis, dont parlent les anciens², du moins il s'en rapproche singulièrement; et il était naturel que les Grecs et les Romains vissent en lui leur propre Esculape, dieu de la vie et de la santé. Mais Sérapis, comme Osiris, comme le *bon dieu*, comme le dieu, tout à la fois du Nil, source de vie, et du soleil, source de lumière, dans leur mutuel rapport³, avait une portée bien plus haute. Il est à croire que déjà, sous les antiques Pharaons, et conformément à l'esprit du système théologique de leurs prêtres, sans cesser d'être le souverain de l'*Amenti* et le juge des morts, il s'identifiait avec tout ce que l'Olympe égyptien possédait de plus élevé, avec *Amon-Ra*, *Ammon-Knouphis* ou *Aménébis*, nommé par les Grecs *Agathodémon*, c'est-à-dire avec le roi des dieux, le dieu caché, le bon esprit, se révélant dans le soleil et dans le Nil tout ensemble⁴. L'on pourrait en dire autant

selon Fréret, Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, tom. XLVII, Mémoires, p. 37. Sur les diverses formes du nom de *Sérapis* et de celui de ses temples, dans les écrivains grecs et latins, voy. la note importante de Creuzer, Dionys. p. 184 seq.

(1) Φιλανθρωπότατος... καὶ φοβερώτατος ὁ αὐτός, pour employer ici les expressions du Rhéteur Aristide, dans son Oraison sur Sérapis (p. 54, t. I, ed. Jebb., coll. p. 52), où se retrouvent dispersés tous les traits du caractère antique de ce dieu. On pourrait encore rapporter à la première idée l'étymologie incomplète et forcée en elle-même, que donne Plutarque du nom de *Sérapis*, l'expliquant par les mots grecs εὐφροσύνη et χαρμωσύνη (de Isid. et Osir. p. 485 Wyt. t.). Cf. Creuzer, Dionys. p. 198 sqq.; Relig. de l'Antiq. I, 1, p. 413, 464; Jablonski Panth. II, lib. IV, c. III, p. 253 seq.

(2) Jablonski Panth. III, lib. V, c. VI, p. 191 sqq. et *ibi citata*; Relig. de l'Antiq.; I, 2, p. 830, 833, 836, 869. Cf. Tacit. c. 84 *fin*.

(3) Creuzer, Dionys. p. 197, 200, 201 sq.; Relig. de l'Antiq. I, 1, 414 seq., coll. 399, 407 sq.

(4) Voy. les preuves et développemens dans les Relig. de l'Antiq. I, 1, p. 407 sqq., 514 sqq., coll. 2, p. 818 sq., 822—825.

d'*Isis*, compagne d'*Osiris* - *Sérapis*, exerçant comme lui ses principales fonctions aux enfers et sur la terre, mais n'en ayant pas moins un pouvoir général et d'étroites relations avec les déesses d'un ordre supérieur, se confondant même à quelques égards avec *Neith* ou la *Minerve* égyptienne, symbole de l'intelligence et de l'énergie divines¹.

Hérodote avait donc bien raison, lorsque cherchant dans son culte national deux divinités qui répondissent à l'idée que lui donnaient les prêtres égyptiens de leur *Isis* et de leur *Osiris*, il traduisait ces noms par ceux de *Déméter* et de *Dionysos*, c'est-à-dire de *Cérès* et de *Bacchus*, et prononçait en conséquence que, « selon la croyance égyptienne, *Déméter* et *Dionysos* règnent sur l'empire des morts² ». Ces dieux grecs pouvaient seuls, surtout aux yeux d'un initié, représenter l'étendue, la diversité et le sens profond des attributions d'*Isis* et d'*Osiris*, reproduire leur double caractère et leurs mystérieux rapports avec les premiers principes de toutes choses. *Plutarque*, initié aussi, reconnaît qu'*Osiris* est identique à *Dionysos* ou *Bacchus*, et *Sérapis* à *Osiris*; mais comme *Sérapis* est plus spécialement *Osiris* mort, descendu dans l'*Amenti*, dont il devient le roi et le juge, ce monarque infernal paraît au savant grec plus rapproché de *Pluton*, et son *Isis* de *Proserpine*³. Il ne faut que jeter les yeux sur l'une des scènes funèbres semblables à celle que nous décrivions tout à l'heure, et si souvent répétées sur les caisses de momies égyptiennes et sur les papyrus qu'elles renferment, pour être frappé de la justesse au moins extérieure de ces derniers parallèles. Les Grecs, dans *Sérapis*, tel que nous l'avons vu exerçant son pouvoir aux enfers, devaient naturellement retrouver leur *Hadès* ou *Pluton*, escorté de *Cerbère* aux trois têtes, aux trois natures, de chien, de lion et de loup; accompagné des juges infernaux qui prononcent ses arrêts; ayant pour ministre ou messenger *Hermès* ou *Mercur*e *Psycho-*

(1) *Voy. Relig. de l'Antiq.* I, 1, p. 819 sqq., coll. 828, note etc.

(2) *Herodot.* II, cap. 123, coll. 42, 59.

(3) *De Iside et Osiride*, cap. 29, coll. 27, p. 482 sqq. *Wyt.*

pompe, qui fait comparaître devant lui les âmes¹. Quant à *Proserpine*, son épouse, passant tour à tour du séjour de la lumière à celui des ténèbres et de la demeure des morts dans celle des vivans, elle représentait avec non moins de vraisemblance que *Déméter* ou *Cérès*, sa mère, *Isis* appartenant tout à la fois à la terre qu'elle couvre des plus riches présens, et à la région infernale, où elle suit son *Osiris*, pour partager avec lui ce nouvel empire, après l'avoir vainement cherché dans son empire terrestre. *Pluton* lui-même, chez les Grecs, était beaucoup moins étranger qu'on ne le pourrait croire aux attributions de *Bacchus*, comme *Bacchus* à celles de *Pluton*. *Pluton* aussi donnait l'abondance et la richesse en qualité de *Plutus*, avec qui il se confond réellement². Ce dernier dieu, fils d'*Iasion*, le même qu'*Esculape*, et de *Cérès*, accordait la santé ainsi que l'opulence. *Iasion*, *Cérès* et *Plutus*, leur fils, divinités de l'agriculture, qui est le principe de la richesse, comptant parmi les biens divers qu'ils prodiguaient, parmi les remèdes

(1) Comparez les planches et les explications citées plus haut, par exemple avec les sujets gravés dans la Galerie mythologique de Millin, t. I, pl. XLVII, 342, XLVI, 343, et p. 86. Si, comme le conjecture *Visconti*, cette dernière scène représente *Saturne* et *Rhèa*, rois des îles des bienheureux, plutôt que *Pluton* et *Proserpine*, rois des enfers, il faudra la rapprocher non-seulement de la pl. XLVI, 184, mais encore de la planche suivante, 185, des *Relig. de l'Antiq.*, vol. IV, et p. 78 sq. Sur *Cerbère* et ses rapports, soit avec le triple monstre du premier tableau égyptien, soit avec les autres personnages à têtes d'animaux qui y figurent, voy. même ouvrage, tom. I, part. 2, p. 890.

(2) *Sophocle* les confondait dans son drame satyrique d'*Inachus* (*Voy. Scholiast. ad Aristoph. Plut.* 727). *Pluton* est donc *πλουτοδοτής*; ainsi que *Bacchus*, et *Cérès* *πλουτοδοτειρα* (*Cf. Schol. ad Aristoph. Ran.* 479; *Orphic. hymn.* LXXIII, XL, ed. *Hermann.*; *Diodor. Sic.* I, 12). *Cicéron* nous fait pénétrer au centre même de l'idée de *Pluton*, lorsqu'il dit: *terrena... vis omnis atque natura Diti patri dedicata est: qui Dives, ut apud Græcos Πλούτων, quia et recidant omnia in terras et orientur e terris* (*de Nat. Deor.* II, 26, coll. de *Divinat.* I, 57). On trouvera les développemens de ces vues dans *Creuzer*, *Dionys.* p. 206 sq., 178 sq., et *Symbolik*, vol. III, p. 8 seq. (devant faire partie du tome III des *Religions de l'Antiquité*).

qu'ils indiquaient dans les songes, le repos de la mort, ce long sommeil, n'en étaient pas moins les *bons dieux* ¹. *Hadès* aussi s'appelait le *bon dieu*, nom que lui donne Platon ². C'est que pour les initiés aux mystères, *Hadès* ou Pluton n'était autre que *Iacchos-Koros*, ou *Dionysos* souterrain, frère et époux de *Kora-Proserpine*, tous deux ensemble souverains de la mort et auteurs de la vie ³. Enfin, pour compléter ces rapprochemens curieux avec la théologie égyptienne, nous observerons, en finissant, que Jupiter à Dodone s'identifiait à la fois avec Bacchus infernal et avec Pluton, de même que Dioné, sa céleste épouse, avec Cérès et Proserpine ⁴. C'est bien là le *Jupiter-Dis* ou le *Dis-Pater* de Tacite, qui donne ces noms au dieu de Sinope et au Sérapis d'Alexandrie. Nous voyons en même temps combien est fondée, chez notre auteur, la double assimilation de cette dernière divinité à Esculape et à Osiris ⁵.

Nous n'entrerons point ici dans la question de savoir jusqu'à quel point il est vrai que les principaux dieux de la Grèce, entre autres Bacchus et Cérès, fussent originaires d'Égypte, et que l'enfer grec lui-même ne fût qu'une copie de l'*Amenti* des Égyptiens ⁶. Cette opinion que nous ne saurions admettre qu'avec beaucoup de restrictions, et en distinguant soigneusement les époques, ne ferait, après tout, que confirmer notre thèse actuelle; qu'il nous suffise d'avoir remarqué les traits nombreux de ressemblance qui existaient entre le Sérapis égyptien et le Pluton des Grecs au temps des Ptolémées, quelles qu'aient pu

(1) *Θεοὶ ἀρχαῖοι*. Creuzer, *Symbolik*, II, p. 400, 413; et Relig. de l'Antiq., liv. V, sect. I, chap. 3, *passim*, dans le tome II actuellement sous presse.

(2) Phédon. p. 40 Wyttenb., p. 51 Bekker. Cf. Creuzer ad Cic. de Nat. Deor. III, 34, p. 671, 673; *Symbol.* et Relig. *ibid.*

(3) Creuzer, *Symbol.* III, 368 sq., *ibi citata*.

(4) *Symbol.* II, 477 coll. 485, IV, 162 seq.; Relig. de l'Antiq., t. II, liv. VI, chap. I, art. I, II.

(5) *Deum ipsum multi Esculapium... quidam Osirin... plerique Jovem... plurimi Ditem patrem... conjectant.*

(6) Relig. de l'Antiq. liv. III, ch. VI, t. I, p. 460, 463 sq.; 2, notes 12 et 13 *passim*, surtout p. 878, 888.

être les causes antérieures de ces analogies. Tout semblait préparé, comme nous l'avons dit, pour que les deux divinités se fondissent l'une dans l'autre à Alexandrie, ainsi que les deux peuples. Mais dans cet amalgame, si le fond des idées égyptiennes prévalut en grande partie, à leur tour les formes grecques l'emportèrent, et devinrent tout-à-fait dominantes. Elles le devinrent à ce point, que nous ne pouvons nous expliquer complètement la presque identité de l'idéal de Pluton avec l'image de Sérapis, telle qu'elle se voit constamment reproduite sur les monuments gréco-romains de l'Égypte ¹, sans le concours d'un événement pareil à celui qui est rapporté par les auteurs, et que nous avons discuté plus haut. Le *modius* seul a paru mettre quelque différence entre les deux figures; mais ce symbole de la fertilité et des richesses de la terre, familier du reste aux Grecs, qui le donnaient à la plupart de leurs antiques divinités sous un point de vue agraire ou tellurique, était déjà sans doute un attribut spécial du Jupiter-Dis de Sinope, dieu des trésors cachés, et ne convenait pas moins à l'ancien qu'au nouveau Sérapis ². Celui-ci prit le sceptre, peut-être en place du *nilo-*

(1) Voy. plus haut, p. 539 avec la note 2, et comparez les planches XLVII, 342, LXXXVII, 341 et 346 de la Galerie mythologique de Millin, tom. I, et le texte p. 203, 205. Aussi Winkelmann s'attachant plus aux monuments qu'aux textes des anciens et aux formes qu'aux idées, identifie-t-il sans difficulté Sérapis et Pluton (Hist. de l'art, I. IV, ch. 2, tom. I, p. 383, 386 de la traduct. fr.).

(2) Winkelmann veut que le *modius* ait toujours appartenu à Pluton aussi bien qu'à Sérapis, tandis que d'autres, Millin par exemple, prétendent distinguer le premier à l'absence de cet attribut. On sait aujourd'hui que sur les monuments non-seulement Pluton mais Jupiter lui-même, Junon, Cérès, Bacchus, Hermès ou Mercure, la Diane infernale et celle d'Ephèse etc., reçoivent le *modius*. M. Creuzer, tout en admettant le sens que des anciens donnent à cette coiffure caractéristique du Sérapis alexandrin (*quia indicet vitam mortalibus frugum largitate præberi*, Rufin, Hist. eccles. II, 23), a employé une érudition immense et un esprit infini à établir que le *modius* placé sur la tête de ce dieu nouveau, n'est autre chose en principe qu'une espèce de commémoration de la forme d'un dieu antique, le même que Sérapis, de *Canobus* qui aurait été le Sérapis primitif de l'Égypte et que l'on re-

mètre, ou de la coudée portative qui servait à mesurer la hauteur des eaux du Nil, pendant ces fécondes inondations que le dieu métamorphosé ne cessa pas de régler¹; peut-être simplement pour exprimer sa domination sur le monde, et sur le monde infernal en particulier². Il s'enveloppa comme Pluton, dans les larges plis du *pallium*, comme lui dieu mystérieux, ténébreux, invisible; comme lui soleil descendu sous la terre, c'est-à-dire, passé dans l'hémisphère inférieur, vers le solstice d'hiver³. Comme lui encore, il eut pour gardien le triple Cer-

présentait sous la forme d'un vase soit simple, soit surmonté d'une tête humaine (Dionysus p. 191 et *passim*; Relig. de l'Antiq. I, 1, p. 415, 2, p. 816 sq.). Nous y reviendrons plus bas (p. 23).

(1) Suidas (*voc.* Σάρι.) rapporte que dans l'image de Sérapis, les uns reconnaissent Jupiter au *modius*, les autres le Nil à la coudée, mesure des eaux. On sait que Jablonski s'emparant de ce passage et en abusant, ainsi que des récits de quelques auteurs ecclésiastiques, qui nous apprennent que des nilomètres portatifs étaient déposés dans le temple de Sérapis et mis sous sa garde, s'est imaginé, à force de conjectures, d'interprétations et d'étymologies plus forcées les unes que les autres, que Sérapis lui-même ne fut dans l'origine qu'un nilomètre; son nom, *Sar-apsi*, signifiant simplement la *colonne de la mesure* ou *du nombre* (Pantheon Ægypt. l. IV, c. III, *passim* et surtout p. 255 sqq.). M. Creuzer s'est déjà élevé contre cette conception aussi étroite qu'exclusive (Dionys. p. 197, et Relig. de l'Antiq. I, 2, p. 818 sq.). Conformément aux idées de Jablonski, l'on a pris pour Sérapis, dieu du Nil, ou plutôt pour le Nilomètre-dieu, une singulière figure représentée sur les antiques bas-reliefs égyptiens et dont on peut voir deux variantes dans la planche XLIII de nos Religions; mais M. Champollion y a reconnu *Phtha-Stabilitéur* (Pantheon égyptien, explicat. de la pl. 16).

(2) Cette interprétation ainsi que la suivante nous est suggérée par le passage formel et important de Porphyre, rapporté dans Eusebe, Præp. Ev. III, c. 11, p. 113... τῷ Ἰδοῦτινι συνεκίχουσι τὸν Σάραπιν, τοῦ μὲν δεδουλότος ὑπὸ τῆν φωτὸς τὸν πορφύρεον χιτῶνα ποιούμενοι σύμβολον, τὸ δὲ ἡκρωτηριασμένον σαρπητρὶν τῆς κάτω δυνάμεως.

(3) Cf. Porphyr. *ubi sup.*, p. 109, et les rapprochemens à l'appui dans Jablonski II, c. V, p. 245 sqq., avec Creuzer Dionys. p. 201 sqq. Zoega abondant à son tour dans un point de vue entièrement opposé à celui de Jablonski que nous avons rapporté plus haut, ne veut pas que le nom de Sérapis, *Adschorapis* suivant lui, signifie autre chose que le *Père* ou le *Seigneur des ténèbres* (Numi Ægypt. p. 81, et de Obelisc. 310).

bère, monstre, dont la composition est, jusqu'à un certain point, analogue à quelques-unes des bizarres figures d'animaux ou de dieux à têtes d'animaux que nous avons remarquées dans le tableau égyptien des enfers, mais s'en éloigne trop cependant pour qu'elle nous paraisse avoir pris naissance dans une insuffisante assimilation¹. Il y eut là, selon nous, aussi bien que dans tout le reste, une substitution véritable. Quant au serpent ou *dragon* qui enlace Cerbère de ses replis, près de Pluton comme de Sérapis, il s'écarte encore davantage, par cette combinaison toute grecque, de l'analogie égyptienne, quoique au fond le serpent ne soit pas plus étranger à l'idée de Sérapis qu'à celle de Pluton lui-même s'identifiant, dans les mystères et dans les vieilles religions pélasgiques, avec Jupiter, Bacchus et Esculape². Le serpent, symbole de la terre et des pouvoirs souterrains, de la vie, de la santé, de l'immortalité, de l'éternité³, appartenait sous tous ces points de vue au Sérapis d'Alexandrie, comme il avait sans doute toujours appartenu à Osiris et à son céleste prototype, au bon génie *Amon-Kneph* dont il emprunta le nom⁴. Aussi lisons-nous qu'un grand dragon était nourri dans le temple d'Esculape, c'est-à-dire de Sérapis, à Alexandrie, sous Ptolémée-Evergète; absolument comme les serpents *agathodémons*, au temps d'Hérodote, dans le temple de Jupiter-Ammon, à Thèbes⁵. Nous nous étonnerions donc d'autant moins de trouver Sérapis, sur les monuments des temps postérieurs, représenté par un grand

(1) Voy. ci-dessus, p. 12, et les renvois de la note 1, p. 15.

(2) Ci-dessus, p. 15 sq. On connaît l'antique tradition, d'après laquelle Bacchus tauro-forme était né de Proserpine, séduite par Jupiter changé en serpent. Voy. Creuzer, *Symbolik*, vol. III, p. 341 et *passim*.

(3) Euseb. Præp. Ev. III, c. 11, p. 112. Cf. Creuzer, Dionys. p. 217 sqq.

(4) Celui d'*Agathodémon*, donné également au *bon dieu* et à son emblème le bon serpent. Cf. ci-dessus, p. 13, et Relig. I, 2, p. 824 et 952.

(5) Ælian. de Natura animal. XVI, 39. Herodot. II, 74, coll. Ælian. XI, 17.—Sur le culte d'*Agathodémon*, gardien des temples, et en général des serpents, comme Pénates, à Alexandrie, on trouvera des détails aussi curieux que neufs dans J. Valerius, déjà cité, p. 35—38, *ibi Mai*.

serpent, avec ou sans une tête humaine, coiffé ou non du *modius*, que déjà le dieu suprême s'était révélé sous cette forme à l'antique Égypte des Pharaons¹. Isis l'accompagne sous la forme analogue de l'*uræus* ou de l'aspic royal, consacré de toute antiquité à la déesse *Saté* ou Junon, qui correspond à Isis dans un ordre supérieur².

Voilà le *grand Sarapis*, le *Jupiter dieu grand*, le *Jupiter-Soleil*, voilà l'*Isis myrionyme*, tant de fois invoqués dans les inscriptions grecques et latines, depuis les Ptolémées et sous les Romains, en Égypte et ailleurs³. Quelques subtiles et frappantes distinctions que le génie à la fois poétique et métaphysique des prêtres égyptiens eût créées entre les êtres aussi nombreux que divers dont se composait leur théologie symbolique, où l'unité se trouvait au plus haut point dans la variété et la variété dans l'unité, toutes ces barrières allaient tombant chaque jour devant l'esprit nouveau qui s'était emparé du monde. Cet esprit, en religion comme en politique, tendait de plus en plus à remplacer l'unité idéale et plus ou moins abstraite des siècles antérieurs, par une autre unité positive et réelle. Il envahit l'Égypte à la suite des Grecs, et son centre devint Alexandrie, comme plus tard il fut Rome. En Égypte, le couple sacré d'Osiris et d'Isis, de tout temps objet principal et uniforme des adorations populaires⁴, s'était assimilé peu à peu les dieux supérieurs des deux sexes. Le nom de Sérapis, avec les Ptolémées, ayant commencé à prévaloir sur celui d'Osiris, et le Sérapis d'Alexandrie étant devenu à son tour un « dieu commun à tous »,

(1) Voy. planches XLIII, 180, LIII, 180 a, coll. LII, 180 b, du tom. IV des Religions, avec les explications et renvois au texte, p. 59. Cf. Champollion le jeune, *Panth. Égypt.* pl. 3 a ou bis, et l'explicat.

(2) *Relig. de l'Antiq.* I, 2, p. 952 coll. 828, 826. L'*uræus*, comme l'*agathodémon*, prenait le nom de la divinité dont il était le symbole, s'appelant *Thermouthis*, ou la *grande mère*, épithète commune à la plupart des déesses égyptiennes (*Ælian. de Nat. animal.* XVII, 5.).

(3) Voy. les recueils de Gruter et autres, et le savant ouvrage de M. Letronne, *Recherches pour servir à l'hist. d'Égypte etc.*, p. 465, 469, 473, coll. 397, etc.

(4) Herodot. II, 42, *init.*

comme s'exprime Plutarque¹, ce dieu antique et récent tout ensemble, ce dieu qui était pour les Grecs Jupiter et Pluton à la fois, sans cesser d'être Osiris pour les Égyptiens, n'en fut que plus propre à représenter en soi l'unité suprême. Pour compléter en quelque sorte la vieille triade grecque, autant que pour satisfaire aux besoins des nouveaux maîtres du pays, avec l'empire de la terre et du ciel il reçut encore celui de la mer, et par conséquent les attributions de Neptune, qui, d'un autre côté, contribuèrent à l'identifier toujours davantage avec *Amon-Kneph*, roi des dieux, seigneur des eaux et protecteur de la navigation en Égypte². Isis, partageant avec lui ce nouvel empire, prit alors l'épithète de *Pharia*, du nom de l'île ou de la tour de Pharos, vers laquelle on la voit s'avancer la voile et le sistre à la main³.

Ce serait étendre beaucoup trop le cercle nécessairement borné de nos recherches, que de suivre le culte de Sérapis dans ses développemens et dans tous les détails de son histoire sous les Ptolémées et sous les Romains. Son introduction, ou plutôt son renouvellement, fit époque dans la religion égyptienne; sa propagation au dehors, favorisée par la politique et par l'état de l'esprit humain, fut un événement pour le monde entier. Le temple élevé au dieu, désormais national, dans Alexandrie, par le fils de Lagus, digne de cette puissante capitale des Ptolémées, comme le dit Tacite⁴, resplendissant de l'éclat de l'or, suivant Denys-le-Périégète⁵, faisait encore, au quatrième siècle de notre ère, peu d'années avant sa destruction sous Théodose, l'admiration des étrangers. Ammien-Marcellin, qui nous en a laissé une description magnifique, ne voit dans l'univers que le capitole à

(1) De Isid. et Osirid. c. 28, p. 484, Wyttenb.

(2) Aristid. orat. in Serap. p. 53 sq. Cf. *Relig. de l'Antiq.* I, 2, la note 8 tout entière sur le liv. III, surtout p. 847, avec la pl. XXXIX, 159, et l'explicat. p. 48.

(3) *Religions*, vol. IV, pl. LII, 160 a, et le texte vol. I, *ibid.*

(4) *Templum pro magnitudine urbis exstructum*, c. 84.

(5) *Descript. orb.* v. 256 :

Χρυσῶ τιμῆντι κεκασμένον, κ. τ. λ.

lui comparer ¹. Les Pères de l'Église, en racontant la déplorable ruine de cet asile long-temps révéré, non-seulement des superstitions, mais des sciences et des arts antiques, n'en donnent pas une moins haute idée ². Canope, voisine d'Alexandrie, eut aussi son sérapéum, également fameux par des incubations, par des cures merveilleuses, dont les registres y étaient conservés, par un oracle et des fêtes dissolues qui attireraient un immense concours des deux sexes ³. Une école aussi fleurit dans l'enceinte de ce temple, tant regretté des derniers philosophes païens, et le nom de Claude Ptolémée suffirait à sa gloire ⁴. Il paraît du reste que le culte de Sérapis prit, à Canope, antique cité égyptienne, un aspect beaucoup plus mystérieux qu'il ne l'avait à Alexandrie, soit que le dieu nouveau s'y fût identifié plus profondément, comme nous penchons à le croire, avec quelque ancienne divinité locale d'un rang élevé ⁵, soit qu'Osiris

(1) Ammian. XXII, 16, 12.

(2) Rufin, Hist. eccles. II, 22 sq., coll. Socrat. V, 16, et Theodoret, V, 22. Il y a dans la description de Rufin, comme l'observe Zoëga (Num. ægypt. p. 78) des détails évidemment fabuleux ou exagérés. Gibbon aussi exagère, mais dans un esprit bien différent, les conséquences de la destruction du sérapéum d'Alexandrie, opérée avec un zèle aveugle par l'archevêque Théophile. La fameuse bibliothèque jointe au temple, ne fut point totalement détruite à cette époque, pas plus qu'elle ne l'avait été tout entière une première fois, lors de l'expédition de César, dans l'incendie qui consuma seulement le Bruchium et les 400,000 volumes qu'il contenait. Voy. Gibbon, Hist. de la déc. et de la ch. de l'emp. rom., t. V, p. 352 sqq., éd. de M. Guizot. Cf. Prideaux, Hist. des Juifs, t. I de la trad. fr. in-4°, p. 361.

(3) Strab. XVII, p. 801 Casaub.; Plutarch. de Is. et Osir. c. 27, p. 482 Wyttenb.

(4) Cf. citat. ap. Jablonski Panth., lib. V, c. IV, p. 156 sq.; et surtout Eunape dans la vie d'Édésius, vers la fin, p. 41 sqq. tom. I, ed. Boissonade, sans tenir compte de l'opinion soutenue par Wyttenbach, t. II, p. 147-152.

(5) La question serait de savoir quel fut, avant les Ptolémées, le principal, l'antique dieu de Canope, question que Jablonski n'a point réussi à éclaircir ni même M. Creuzer (Jabl. ubi sup. et Creuz. Dionys. p. 194 sqq., passim). Ne fut-ce pas *Knouphis* lui-même ou *Agathodémon*, nom que portait spécialement la branche canopique du Nil? Et ce dieu tutélaire du fleuve ne se retrouverait-il pas dans le *Neptunc-Canobus*, dont Étienne de Byzance (voc. Κᾶ-

y eût déjà ce caractère. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Sérapis canopite se distingua du Sérapis alexandrin par une forme particulière, celle d'un vase surmonté d'une tête humaine, et que cette forme toute mystique, à laquelle fut donné le nom spécial de *Canobus*, qui s'est perpétué dans celui de Canope, se retrouve diversement modifiée sur les monumens égyptiens des Pharaons, et remonte jusqu'au dieu suprême *Amon-Kneph* ou *Knouphis-Nilus* ¹. Le vase, au surplus, ou l'urne, symbole des eaux fécondantes du Nil, et même de l'eau, en général, de l'élément humide, principe de toutes choses, selon la croyance des Égyptiens ², n'étaient nullement étrangers aux religions d'Osiris-Sérapis. A la fête de la découverte ou de l'invention d'Osiris, suivant Plutarque ³ (qu'on pourrait croire la même que celle de l'ouverture, c'est-à-dire, de l'épiphanie ou de la

voûte.) mentionne un temple à Canope, outre ceux d'Hercule et de Sérapis? *Anubis* aussi s'appelaient Agathodémon, et le sens de son nom égyptien ne paraît pas non plus sans rapport avec celui de Canope ou plutôt *Canobus*. Tous points encore fort obscurs. Cf. Relig. de l'Antiq. I, 1, p. 415 et 515, 518 sq., 2, p. 818 sq., 824 sq., et surtout la note.

(1) Voy. les preuves dans nos Religions, passages cités, et les planches LI, LII, 174 a et b, XLV, 181, XLI et XLII, 169, 170, 174, avec les explications. La forme des Canopes semble analogue à celle des momies et se permute avec elle, idée dont le développement nous entraînerait trop loin quant à présent. Contentons-nous de remarquer que *Canobus* est un dieu mort aussi bien qu'Osiris. De là les fables gréco-égyptiennes sur le prétendu pilote de Ménélas, fables qui ont été si profondément expliquées par M. Creuzer dans son Dionysus, commentat. II, p. 115 sqq., IV, p. 226 sqq.

(2) Plutarch. de Isid. et Osir. p. 496 Wyttenb.; Vitruv. præfat. lib. VIII, p. 206 Schneider. Voy. surtout le récit fabuleux de Rufin (Hist. eccl. II, 26) et de Suidas (v. Κᾶνωπ.) sur l'origine de la forme de Canope.

(3) De Isid. et Osir., p. 502 sq. Cf. Creuzer. Commentat. Herodot. I, p. 120, 123. Cette fête paraît n'avoir été, à proprement parler, qu'une espèce d'acte d'espérance fait au milieu de la fête lamentable de la disparition ou de la mort d'Osiris, qui se célébrait durant quatre jours, depuis le 17 d'ATHYR (13-16 novembre, selon le calendrier alexandrin). C'est ce que n'a point compris M. Prichard qui distingue essentiellement les deux fêtes et renvoie arbitrairement la première après le solstice d'hiver. (*Ægyptian mythology*, p. 71, et la note D, p. 99 sqq.)

manifestation de Sérapis, dont parle Porphyre¹⁾, figurait la ciste sacrée, renfermant un coffret d'or, dans lequel était versée l'eau potable, emblème à la fois et bienfait du dieu qui la prodigue jusqu'au sein des mers²⁾. De même, à la procession solennelle d'Isis, décrite par Clément d'Alexandrie³⁾, paraissaient, et le stoliste, avec la coupe pour les libations, et le prophète, portant dans les plis de sa robe l'urne, image la plus sainte et la plus révéérée du grand dieu des Égyptiens, identique à cette époque avec Osiris ou Sérapis. Enfin, ce qui achève de démontrer une autre identité non moins certaine, celle du dieu appelé *Canobus*, avec la divinité suprême dont il s'agit ici, c'est que parmi les monumens égyptio-romains qui offrent encore à nos yeux la pompe isiaque, il s'en trouve un où le prophète, au lieu de l'urne, porte un canope⁴⁾. D'ailleurs, les canopes proprement dits que nous avons encore de la période romaine, sont chargés d'attributs qui ne nous permettent pas de méconnaître en eux le caractère de Panthées⁵⁾.

(1) De abstinent. IV, p. 324 sq. ed. de Rhœr.

(2) Cf. Aristid. in Serap. p. 55. — Il y a certainement beaucoup d'analogie au premier abord entre la fête de Plutarque et celle de Porphyre ; mais on y remarque aussi de notables différences. Le feu ne jouait pas un moindre rôle que l'eau dans la dernière, et nous inclinierions plutôt à la rapprocher de cette autre fête de Sérapis dont il est question dans un précieux passage du livre III, chap. 62, de Moïse de Khoren, l'historien d'Arménie, passage publié et traduit littéralement avec de savantes notes par M. Saint-Martin (Journal Asiatique, tom. II, p. 330 sq.). La fête que Moïse décrit avec des détails qui ne se trouvent point ailleurs, se célébrait le 25 tybi, ou 20 janvier Julien; et ce qui nous confirme dans notre conjecture, c'est que l'auteur la rapproche lui-même de l'épiphanie du Seigneur, solennisée le 11 de tybi, ou 6 janvier. Si nous pouvions adopter l'opinion de Prichard, mentionnée dans la page précédente, il y aurait identité entre les trois fêtes.

(3) Stromat. VI, 4, p. 758 Potter., coll. Appul. Metamorphos. XI, p. 693. Il faut rapprocher ces descriptions et surtout celle d'Apulée des planches XLII, 174, LII, LIII, 138 a et c, du vol. IV de nos Religions.

(4) Voy. Zoëga de Obeliscis, p. 507. Cf. Bartoli admirand. Rom. tab. 68; Montfaucon, Antiq. expliq. II, 116.

(5) Voy., par exemple, celui de la planche LI, 174 a, dans nos Religions, et l'explication, p. 55 sq.

Ce caractère de dieu universel que Sérapis affectait déjà en Égypte, depuis les Ptolémées, il le revêtit de jour en jour davantage dans ses conquêtes au dehors. Sous les auspices de rois grecs d'origine, il était naturel que ce dieu, à demi-grec lui-même, passât de bonne heure sur la terre de Grèce. Il y vint en effet avec son Isis, et des temples nombreux leur furent élevés. Ce fut d'un Ptolémée que les Athéniens le reçurent, et probablement aussi les Hermionéens, qui déjà lui avaient bâti un sanctuaire dans leur ville antique¹⁾. Corinthe, outre deux enceintes consacrées l'une à Isis *pelagia*, ou marine, l'autre à Isis égyptienne, en possédait deux encore dédiées à Sérapis, honoré dans l'une sous le nom de Sérapis de Canope, nous ne savons malheureusement pas avec quelle figure²⁾. Patras aussi eut deux sérapéum; et celui que Pausanias vit à Sparte était le plus moderne des temples de cette ville³⁾. Du reste, il est assez vraisemblable qu'en plusieurs lieux de la Grèce c'était Sérapis que l'on adorait sous le nom d'Esculape, comme en Phocide, par exemple, aux environs de Tithorée, non loin de l'enceinte et du mystérieux sanctuaire d'Isis, le plus vénéré de tous ceux que les Grecs avaient consacrés à cette déesse égyptienne⁴⁾. Partout le dieu, aussi bien qu'Esculape et mieux que lui, guérissait les malades qui venaient dormir dans son temple, au moyen des salutaires avis qu'il leur donnait en songe. Du moins, la nouveauté d'un culte étranger réchauffait la piété antique, et les imaginations plus fortement exaltées pouvaient ainsi produire de plus fréquentes et plus efficaces réactions du moral sur le physique.

C'était le temps où Rome commençait à se lasser elle-même de sa religion nationale, et chaque jour avec son empire étendant l'horizon de ses idées, allait cherchant de toutes parts des peuples à soumettre et des dieux auxquels elle pût croire. Lors de la première ferveur des Ptolémées pour le culte de Sérapis, qu'ils propageaient dans tout le monde hellénique et

(1) Pausan. I, Attic., 18; II, Corinth., 34.

(2) Pausan. II, Corinth., 4.

(3) Pausan. VII, Achaic., 22; III, Laconic., 14. M. Creuzer a évidemment forcé le sens de ce dernier passage, Dionys. p. 195.

(4) Pausan. X, Phocic., 32.

même au-delà, le dieu, nous ne savons à quelle époque précise, s'était secrètement introduit jusqu'au sein de Rome, peut-être avec le premier médecin grec. Du moins nous est-il rapporté qu'en 535 de la ville, 219 ans avant notre ère, le sénat rendit un décret, en vertu duquel les chapelles d'Isis et de Sérapis devaient être détruites; le consul L. Æmilius Paulus, pour vaincre la superstition des ouvriers, porta le premier coup de hache¹. Mais ce fut en vain; la dévotion égyptienne ne cessa pas de faire des progrès dans les familles, et le sénat se vit plus d'une fois obligé de renouveler ses mesures de rigueur. En 696 de Rome, du temps de Cicéron², en dépit des philosophes et de l'incrédulité qui se répandait à leur suite dans les classes supérieures, Sérapis était sur le point d'usurper les honneurs du capitol, lorsque les consuls Pison et Gabinus, munis d'un sénatus-consulte, renversèrent les nombreux sanctuaires que des particuliers lui avaient élevés³. A peine quinze ans s'étaient écoulés, le culte que l'autorité publique avait cru abolir reparut triomphant de son propre aveu; les triumvirs, en 711, relevèrent les autels du dieu de Cléopâtre. Ses temples, néanmoins, ne purent être bâtis dans l'enceinte de Rome; ils furent relégués hors des murailles⁴. Depuis, l'on trouve sous Tibère

(1) Valer. Max. I, 3. Nous admettons avec Simson (Chron. col. 1232, ed. Wesseling.) et Reimar (ad Dion. Cass., *infra*), que c'est du premier Paul-Émile qu'il s'agit chez cet auteur. Pline (Hist. nat. XXIX, 1) fixe à cette même époque l'apparition à Rome du premier médecin grec, nommé *Archagathus*. Remarquons en passant, sans y attacher ici d'autre importance, qu'Esculape en Grèce, et particulièrement dans la Phocide, portait le surnom d'*Archagetas*. Pausan. X, Phoc., 52, p. 495 ed. Clavier.

(2) Il parle trois fois, à notre connaissance, de Sérapis; d'abord dans la seconde action contre Verrès, II, c. 66, où nous apprenons que cet infâme prêtreur avait fait placer ses statues, à la face même du dieu, dans le vestibule de son temple de Syracuse; puis dans le traité de la Nature des dieux, III, 19, et dans celui de la Divination, II, 59. Ces deux derniers passages respirent au plus haut degré l'esprit du scepticisme religieux.

(3) Augustin. de Civ. Dei, XI, 14; Tertullian. Apolog. c. 6, adv. Nat. c. 10; Arnob. adv. Gent. II, p. 95; coll. Dion. Cass. XL, 47, p. 252, *ibi* Reimar.

(4) Dion. Cass. XLVII, 15, p. 501, Reimar, coll. XL, *ibid.*, XLII, p. 321,

des traces d'une violente persécution contre les prêtres d'Isis et de Sérapis, qui étaient aussi ceux d'Anubis et d'Harpocrate, persécution bien méritée, il est vrai, s'il faut croire ce que Joseph raconte de leur infâme cupidité¹. Vespasien, qui devait tout à l'Égypte et au prestige dont les oracles de Sérapis avaient entouré sa personne, reprit l'œuvre des Ptolémées, et protégea dans tout l'empire romain leurs dieux adoptifs qui l'avaient si bien servi². Toutefois, ce fut sous les Antonins seulement, vers le milieu du second siècle, que le culte de Sérapis fut admis publiquement dans Rome. Telle était l'opposition que ces divinités étrangères et leurs institutions, mélange de grandeur et de bassesse, d'idées sublimes et de superstitions grossières ou de fraudes révoltantes, trouvaient encore, soit dans le sénat, dépositaire de la vieille religion nationale, soit dans le souvenir des anciennes mœurs. Et cependant, à cette époque, Sérapis comptait quarante-deux temples en Égypte; il en avait d'innombrables dans toutes les autres provinces de l'empire³. Un rhéteur lauréat⁴ prononçait en son honneur un magnifique éloge, où il célébrait sa toute-puissance sur l'homme à la fois et sur l'univers, où il réunissait sur lui seul tous les caractères et toutes les fonctions des dieux suprêmes. Tel nous le présentent en effet les monumens de ce siècle et des suivans, chargé des

LIII, 697, LIV, 735, et Macrob. Saturnal. I, 7. Ce que Dion affirme des temples de Sérapis à Rome, Macrobe le dit de ceux même de l'Égypte; mais sans doute par une confusion née de l'opinion fautive où l'on était de son temps sur l'origine de ce dieu. En Égypte, les sanctuaires de Sérapis (et peut-être ceux de Saturne, dieu qui avait tant de rapport avec lui et ne fut pas plus que lui étranger) étaient réellement hors de l'enceinte des villes, parce qu'ils s'élevaient à l'entrée des nécropoles. Cf. ci-dessus, p. 3, 5.

(1) Antiq. Judaïc. XVIII, 4. Cf. Gibbon, *ubi sup.*, p. 358 et la note.

(2) Tacit., Hist. IV, 81, 82 et *passim*. — On trouve les têtes de Sérapis et d'Isis au revers des monnaies égyptiennes de presque toutes les années de Vespasien et de ses fils. Le Sérapéum paraît aussi sur les médailles depuis Domitien. Cf. Zoëga Num. æg. p. 41 sqq., 50, 78, etc.

(3) Aristid. orat. in Serap., p. 56.

(4) Ce même Ælius Aristides, prêtre d'Esculape, et protégé par Marc-Aurèle.

attributs et des titres divers de Jupiter-Ammon, du Soleil, de Bacchus, d'Esculape et de presque toutes les divinités ¹. L'idée de ce dieu, où venaient se concentrer ainsi tous les autres, avait pris un si haut essor, et cet âge, il faut le répéter, éprouvait une telle soif d'unité religieuse, que l'empereur Adrien, confondant les apparences, écrivait ces mémorables paroles : « Ceux qui adorent Sérapis sont chrétiens, et ceux qui se disent évêques du Christ sont consacrés à Sérapis...Ils (les Égyptiens d'Alexandrie) n'ont qu'un dieu, auquel rendent hommage les chrétiens, les juifs et toutes les nations ». La différence était grande pourtant : les chrétiens voyaient dans le Verbe fait chair la révélation de la suprême intelligence, et l'image vivante de l'unité absolue, tandis que les nations révéraient leur Sérapis Panthée comme l'unité collective du monde, de ses forces à la fois vivantes et intelligentes, comme l'univers dieu plutôt que le dieu de l'univers; témoin cet oracle rapporté dans Macrobe, et supposé avoir été rendu à Nicocréon, roi de Cypre, qui demandait quelle divinité était adorée sous le nom de Sérapis :

« Je suis le dieu que je vais dire; apprenez qui je suis. La voûte des cieux est ma tête; la mer est mon ventre; sur la terre posent mes pieds, et mes oreilles sont dans les régions éthérées; mon œil, c'est le brillant flambeau du soleil, qui porte au loin ses regards ³ ».

(1) Zoëga Num. ægypt. *passim*, et particulièrement pl. XII, coll. Fountenu dans les Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, tom. X, p. 502; Brotier, Excurs. ad Tacit. loc., tom. V, p. 58, de la collection Lemaire, où sont cités les recueils d'Oisel, de Pellerin, etc.

(2) Foy. sa curieuse lettre, rapportée dans Vopiscus in Saturnin. c. 8, d'après Phlégon. Hist. August. Scriptor. ed Varior. 1661, p. 959 seq.

(3) Macrobian. Saturnal. I, c. 20.